

Le feuilleton

D'ÉRIC CHEVILLARD

L'écrivain, quel personnage !



IL AIME SE RETIRER du jeu pour l'observer depuis le banc de touche, reculer dans un coin sombre et regarder danser les autres. Il a une prédilection pour les terrasses de café ou les balcons, d'où il jouit d'une vue idéale sur la foule humaine, comme le chasseur dans son affût sur le gibier d'eau. Depuis sa planque, l'écrivain scrute les corps, les cœurs, les âmes, il est au théâtre tout le temps. Franchement, quelquefois, on ne le supporte plus. Pour qui se prend-il ? En vertu de quoi s'arroge-t-il le droit d'épingler ainsi ses contemporains dans son petit cabinet de curiosités ou de narrer leurs faits et gestes comme s'il était lui-même en reportage sur la Terre et qu'il destinait sa chronique à un public de Martiens hilares ? Puis qu'est-ce qui l'autorise encore à saisir à pleines mains et à malaxer la pâte humaine tel un dieu tout-puissant ?

Se croirait-il au-dessus de la mêlée ? Il est pourtant très divertissant lui-même, le sait-il ? Nous l'aimons bien mais il prête le flanc à un certain nombre de ridicules qui font de lui un individu tantôt burlesque, tantôt pathétique, entre deux fulgurances géniales. Le tigre et le requin ne partageant pas son biotope, le dessinateur est sans doute le mieux placé pour croquer à son tour l'écrivain. Sempé ne s'en est pas privé, avec sa tendresse moqueuse et son trait aussi fin qu'un fil d'écriture, justement. Ce même feuilleton évoquait naguère (« *Le Monde des livres* » du 8 juin 2012) l'album d'Anne Baraou et François Ayroles, *Les Plumes* (Dargaud), qui décrit aussi les us et coutumes de la faune littéraire, les rituels et les cérémonies de ce docile troupeau de solitaires farouches.

Le recueil des chroniques dessinées de Posy Simmonds, parues dans le quotidien *The Guardian* entre 2002 et 2005, partage tout à fait cet esprit. *Literary Life* est un documentaire sur la vie des écrivains si bien informé que je soupçonne la chroniqueuse et dessinatrice britannique d'avoir endormi au moyen d'une fléchette hypodermique puis baguét et muni d'un collier émetteur quelques beaux spécimens d'auteurs avant de les relâcher et de les suivre à distance. Le lecteur de *Tamara Drewe* (Denoël, 2009) reconnaîtra son dessin sans afféterie qui infléchit très discrètement son réalisme vers la caricature.

Posy Simmonds a le don de créer des personnages génériques – qui nous rappelleront plusieurs auteurs – et cependant très incarnés, réapparaissant d'un épisode à l'autre et finissant ainsi par excéder l'archétype qu'ils illustrent. Certains sont d'ailleurs uniques en leur genre, tel ce jovial et corpulent écrivain,



JEAN-FRANÇOIS MARTIN

gilet de grosse laine et lunettes demi-lunes, qui a tout du romancier des chaudières mais dont nous comprenons, aux questions que lui pose un lecteur, que les livres sont obscènes, scatologiques et ultraviolents.

Mais si elle a plaisir à nous prendre ainsi parfois à contre-pied, Posy Simmonds se délecte surtout de la vanité des écrivains, si susceptible celle-ci que nous la confondons peut-être avec leur délicate sensibilité. Ainsi, elle rapporte un échange apparemment cordial entre deux auteurs dont chaque réplique est en réalité sournoisement destinée à

anéantir l'autre et elle s'amuse à arbitrer la conversation comme s'il s'agissait d'un match de tennis. Voici encore un écrivain à succès auquel une marque de sous-vêtements offre de poser pour des affiches géantes et qui, rudement tenté, appelle toutefois son agent pour lui demander : « *Est-ce que Rushdie le ferait ? Et Garcia Marquez ? (...) Tolstoï ?* »

On ne reprochera pas à Posy Simmonds de tourner en dérision la littérature. Elle ne s'intéresse là qu'aux postures des écrivains hors de leurs textes, encombrés de leurs corps, de leurs rivalités mesquines. Si elle campe surtout des prétentieux, des jaloux et des frustrés, elle ne nous interdit pas de penser que ceux-là mêmes peuvent avoir écrit de bons livres. Sa férocité s'adoucit lorsqu'elle les montre lisant

On ne reprochera pas à Posy Simmonds de tourner en dérision la littérature. Elle ne s'intéresse là qu'aux postures des écrivains hors de leurs textes

leurs textes en librairie devant « *dix personnes, personnel inclus* », puis sauvant tristement la face en prétendant avoir fait le « *job pour la poésie, l'éditeur, la vie culturelle et les petites librairies indépendantes* ».

Mais les deux personnages récurrents les plus savoureux sont l'agent littéraire Rick Raker, représenté comme un privé façon Marlowe, feutre, clope et gabardine, et le docteur Derek, médecin spécialisé dans les pathologies d'écrivains. Le premier accepte par exemple, à la demande d'un auteur effondré, de se lancer à la recherche de son livre disparu sitôt publié, « *un job pourri (...), mais les affaires tournaient au ralenti. J'ai accepté le boulot* ». Son enquête aboutira : le livre a été pilonné. Quant au docteur Derek, il pense les plaies réellement sanguinolentes des auteurs poignardés par la critique, il conseille celui qui a « *des difficultés avec le sexe* » et voudrait bien savoir quelle doit être la fréquence des rapports pour être dans la norme (« *une fois par chapitre* », lui répond-il), celui encore dont les échantillons prélevés dans les livres contiennent des traces de plagiat.

Mais pourquoi donc l'écrivain se donne-t-il la peine d'imaginer des chevaliers errants ou des bossus sonneurs de cloches alors qu'il est lui-même, Posy Simmonds le prouve, un si beau personnage ? ■

LITERARY LIFE.
SCÈNES DE LA VIE
LITTÉRAIRE,
de Posy Simmonds,
traduit de l'anglais par
Corinne Julve et Lili Sztajn,
Denoël, « *Graphic* »,
104 p., 22,50 €.

Passé présent

NICOLAS OFFENSTADT
historien

Un moment Robespierre



L'HISTORIEN DE MÉTIER a toujours le choix de rester dans sa tour d'ivoire universitaire. Les arguments ne manquent pas pour conforter cette

position : les résultats de la production scientifique ne peuvent trouver écho dans un espace public aussi vibrant que le nôtre, de nombreux médias ont peu d'égards pour les spécialistes, le temps d'intervention n'est jamais assez long, les responsables politiques consomment seulement une histoire immédiatement utilisable, etc. Mais ces arguments, qui ne sont pas sans valeur, se discutent et n'épuisent pas les débats sur les tâches publiques du chercheur en sciences humaines : bien des historiens considèrent, en effet, que la lutte vaut d'être menée publiquement pour défendre leur discipline, résister à l'air du temps et défendre une articulation critique entre le passé et le présent.

C'est ainsi que deux spécialistes de la Révolution française, Marc Belissa et Yannick Bosc, viennent de prendre la plume pour écrire au président (UMP) de la Communauté urbaine de Marseille, Guy Tessier. En effet, celui-ci a pour projet de faire débaptiser la place Robespierre du 9^e arrondissement de la ville, ce que contestent les deux historiens, soutenus par des spécialistes de la période. L'intérêt de leur courrier tient dans la volonté de défendre des valeurs républicaines, tout en faisant part de l'état du savoir sur l'action de Maximilien de Robespierre (1758-1794). La lettre se situe sur trois registres. Le premier redresse l'image d'un Robespierre « dictateur sanglant » que dépeint la légende noire. Il est « *un combattant infatigable de la démocratie (il a défendu la citoyenneté des pauvres, des juifs, des "hommes de couleur" – comme on disait alors dans les colonies) et il n'a cessé d'être la cible des attaques des royalistes, des antirépublicains et des réactionnaires de toutes sortes depuis deux siècles* ». Le deuxième rappelle les liens entre Robespierre et Marseille. Le troisième enfin se place sur le terrain de la mémoire en défendant la présence de la Révolution française dans l'espace public. Débaptiser la place Robespierre serait ainsi un signal « antirépublicain ».

« Clivant » chef de la Montagne

Bien sûr, chacun a le droit de se prononcer sur les mémoires à valoriser ou, au contraire, à mettre de côté. Mais, ici, la démarche est appuyée par un travail savant de grande ampleur. Belissa et Bosc viennent en effet de publier une passionnante enquête sur la construction des figures, des mythes et des légendes de Robespierre, de la Révolution à nos jours. Le volume entre en écho avec un « moment Robespierre » repéré par les deux historiens : mobilisation autour de la vente de quelques-uns de ses rares manuscrits (2011), débat autour d'une pseudo-reconstitution de son visage (2013) – preuve que la Révolution française reste un sujet vivant, et que le chef de la Montagne n'a « *jamais vraiment cessé d'être d'actualité* » et continue d'être « *clivant* ». Les auteurs montrent comment, dès la période thermidorienne, se constitue la « *matrice* » de la « *légende noire* » de Robespierre (le tyran responsable de la Terreur) dont bien des traits perdurent à travers le temps et les publications. Au-delà de la traversée de plus de deux siècles de débats politiques, le livre ouvre aussi des perspectives plus contemporaines. Car après tout, notent les auteurs, les réflexions autour de Robespierre, sur le marché, la pauvreté, la frugalité ou le bien commun pourraient porter « *quelque vertu critique dans la République actuelle* ». ■

ROBESPIERRE. LA FABRICATION D'UN MYTHE,
de Marc Belissa et Yannick Bosc,
Ellipses, « *Biographies et mythes historiques* »,
562 p., 24,50 €.

Le cercle des penseurs pédagogues



C'ÉTAIT EN 1980, il y a donc trente-quatre ans. La plupart de ceux qui vont découvrir ces centaines de pages – avec bonheur, étonnement, enthousiasme – n'étaient pas encore nés. *Philosopher* s'adresse en effet d'abord aux lycéens et étudiants, même si ce vaste ensemble peut être fréquenté par tous ceux qui veulent découvrir joies et perplexités, dissonances et carrefours de la réflexion philosophique. Le projet, à sa naissance, eut quelque chose d'un peu fou : demander à des chercheurs – philosophes, mais aussi anthropologues, sociologues, historiens... –, tous auteurs d'œuvres importantes et reconnues, de traiter librement, et de manière accessible aux profanes, une notion du programme du bac. Il fallait qu'ils acceptent de jouer le jeu. Le projet devait surtout construire une passerelle utilisable entre leurs préoccupa-

tions et celles du public. Les penseurs devaient se faire pédagogues.

Pari réussi, pour ce qui fut, sans doute, la première tentative contemporaine d'envergure pour rendre populaire la philosophie. Il faut dire que les maîtres d'œuvre de ce manuel pas comme les autres avaient un désir indéfectible de faire aimer la pensée, étant tous deux professeurs de philosophie et journalistes, Robert Maggiori à *Libération*, Christian Delacampagne au *Monde*. Vingt ans plus tard, ce volume étant devenu une sorte de classique, ils récidivèrent, chez le même éditeur, Fayard, avec *Philosopher 2*, conçu sur le même principe, mais avec d'autres auteurs et un programme de notions en partie différent. Ces deux volumes sont réunis aujourd'hui en un seul

PHILOSOPHER. RÉFLEXIONS
PHILOSOPHIQUES
DES GRANDS PENSEURS
CONTEMPORAINS,
sous la direction
de Robert Maggiori et
Christian Delacampagne,
Laffont « *Bouquins* »,
1184 p., 30 €.

dans la collection « Bouquins », chez Robert Laffont, toujours excellente.

Avec le recul des ans, ce n'est plus une expérience, mais une anthologie de la pensée française. Parmi ses composantes, quantité de textes admirables, sur les origines de la philosophie par Jean-Pierre Vernant, l'individualité de l'homme par Edgar Morin, la logique par Jacques Bouveresse, la famille par Philippe Ariès, la raison scientifique par Jean-Toussaint Desanti, les liens entre mystiques et philosophes par Michel de Certeau... excusez du peu ! Le remake de l'an 2000 n'est pas en reste, avec notamment des études signées Paul Audi sur l'imagination et l'illusion, Ruwen Ogien sur les droits et les devoirs, Souleymane Bachir Diagne sur la théorie et l'expérience, Alain Badiou sur l'existence et la mort, Jean-Pierre Faye sur la paix et la guerre, Malek Agamben sur le temps messianique... Et quantité d'autres.

Figures libres

ROGER-POL DROIT

Ce gros volume est indispensable, de toute évidence. Sa diversité, sa lisibilité, ses disparités même en font une mine de découvertes toujours actuelle. Robert Maggiori, dans sa préface, pense d'abord au sourire de Christian Delacampagne, qui disparut le 20 mai 2007, il y a sept ans presque jour pour jour. Ce livre est à l'image de ce philosophe, qui fut un de mes amis les plus proches : limpide et net, sans concession, simple et direct, sans simplification, ennemi de la tristesse, « *fidèle et sérieux* », comme disait Jankélévitch, qui figure lui aussi au sommaire. Il était animé du courage constant de dire vrai, au risque assumé de heurter les préjugés du moment. Auteur de nombreux livres, où se côtoient recherches philosophiques, récits, fictions, Christian Delacampagne parlait, pensait et écrivait clair. Il savait combien, dans le cercle des penseurs pédagogues, les jargons n'impressionnent pas. Ils ennuiant, ou font sourire. ■